



La Crique aux oursins

Hervé Bourbon

Hervé Bourbon

La Crique aux oursins

© Hervé Bourbon, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7619-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Déposé à la SACD n°000727904

1

Il n'était pas venu là depuis des décennies. La Promenade Maurice Rouvier était pourtant restée dans ses souvenirs avec une étonnante précision. Il ne la connaissait que comme promeneur précisément bien qu'il se soit parfois mis à imaginer d'en devenir un jour riverain et voisin de Somerset Maugham, le célèbre romancier britannique, ou, bien plus tard, de Raymond Barre connu, entre autres, pour ses assoupissements au Palais Bourbon... Il savait que le mètre carré au Cap Ferrat était inabordable mais dans un petit coin de sa tête il savait aussi que la Loterie nationale existait, ce qui aurait dû l'inciter à en acheter régulièrement des billets, ce à quoi il ne s'était jamais résolu, sans chercher d'ailleurs à s'expliquer la contradiction entre ce rêve de grandeur et sa paresse pratique.

Malgré tout il avait connu une sorte de compensation facile en nageant dans les parages de ces prestigieuses villas du Cap et il avait même pénétré à l'occasion dans une crique privée dénommée la Crique aux oursins non pas par les cartes officielles mais par les habitués de la natation ou de la pêche.

Arrivé à la cinquantaine, il explora pour la première fois plus en détail le lieu en s'aventurant carrément près de la côte si bien que son gros orteil droit prit contact avec les piquants d'un de ces mollusques alors qu'il tentait de grimper sur un rocher pour se reposer quelques instants. L'expérience fut douloureuse mais lui permit, le temps d'essayer d'extirper un piquant qui paraissait facile à extraire, de découvrir la villa propriétaire de cette crique. Tout en elle faisait rêver depuis le bâtiment lui-même jusqu'à la petite jetée privée qui s'arrondissait gracieusement pour protéger les embarcations de la houle. En revanche ce qui aurait pu transformer le rêve en cauchemar fut les aboiements furieux d'un molosse de garde à quelques mètres du rocher où il avait pu grimper péniblement. Dans sa conscience un moment oubliée de son orteil douloureux le chien se substitua à l'oursin et il n'eut plus qu'une hantise, celle de voir la bête se jeter à l'eau et venir le mordre à belles dents.

Mais l'animal, tout en continuant à aboyer, se tenait sur la rive les pieds bien ancrés sur le sol dans une attitude qui lui rappela la meute du Château de Giverny qui impressionne les touristes... sans plus.

Il fut quand même rassuré quand une femme apparut pour morigéner le molosse, une femme aussi svelte et douce d'apparence que le chien était massif et agressif.

— Je le calme mais je dois vous dire que cette crique est privée...

— Je m'en doutais mais je me suis blessé avec un oursin...

— Dans ce cas je comprends bien. Attendez un moment ! Je vais attacher Arsène et je reviendrai avec ce qu'il faut pour vous soulager

...

Tandis qu'elle s'éloignait il oublia un peu sa douleur pour s'interroger sur cet étrange nom du chien : comment pouvait-on appeler un chien au comportement aussi rébarbatif du nom du plus fameux « gentleman cambrioleur » sinon par dérision, un peu comme si l'on avait voulu utiliser ce prestigieux prénom comme le seul moyen de nier par l'ironie la brutalité de l'animal ? Mais cette hypothèse lui parut si emberlificotée qu'il préféra imaginer que le chiot avait été ainsi baptisé quand il était encore attendrissant.

Peut-être même avait-il été simplement offert par une personne qui ne se serait pas renseignée sur le comportement de sa race. Là aussi l'hypothèse lui parut peu crédible et il continuait à chercher à percer ce mystère du nom quand la jeune femme revint avec un vaporisateur d'antiseptique, une paire de ciseaux, et des pansements adhésifs. Il quitta alors le rocher pour s'agripper à une branche de pin maritime qui pendait au-dessus du sentier et se retrouva sans trop de mal à clopiner sur ce dernier.

— Surtout restez-là ! Pas la peine de fouler ce sentier. Vous ne feriez que vous infecter davantage ; montrez-moi l'incivilité de nos oursins, dit-elle, en pratiquant une sorte d'humour analgésique qu'il apprécia intellectuellement sans pourtant en ressentir l'effet apaisant au bout de son orteil.

Maintenant qu'il ne détournait plus son attention par l'analyse du nom « Arsène » la douleur des piquants se rappelait à lui sans le moindre ménagement et il se prêta de bonne grâce aux soins. L'inconnue, habituée sans doute à ce genre d'accident, agissait avec efficacité. Elle avait pris soin d'apporter des pinces appropriées et n'eut guère de mal à extraire sans les casser les trois piquants fichés dans le gros orteil. Elle acheva le travail par l'application d'un pansement sur les piqûres badigeonnées par un spray d'antiseptique.

— Bien sûr vous pouvez encore avoir mal un certain temps mais comme j'ai bien retiré tous les piquants, vous ne risquez plus grand-chose...

— Je ne sais comment vous remercier...

— On a l'habitude ici de rendre ce genre de service et surtout on est équipés.

De fait, il s'attendait à une nouvelle remarque sur son incursion dans une propriété privée et, comme elle s'en gardait bien, ne fût-ce qu'indirectement, il en conclut qu'elle n'était pas propriétaire elle-même. Sans doute une employée de la villa...

— Vous savez, continua-t-elle, ma patronne possède ce terrain et les oursins ça nous connaît depuis l'enfance.

Il se réjouit d'apprendre cela par le hasard de la conversation. Il n'aurait pas besoin de satisfaire sa curiosité au risque de paraître indiscret. L'oursin, paradoxalement, lui avait offert un marchepied pour mieux faire connaissance avec l'une de ces villas cossues du Cap Ferrat qui ne s'ouvrent sur l'extérieur que le temps très bref de la sortie d'une voiture ou d'un piéton sur la Promenade Maurice Rouvier.

Il se rendit compte en même temps que tout pouvait s'arrêter là.

Il allait repartir, dans le meilleur des cas, en traversant le jardin jusqu'à la Promenade et devenir, à titre exceptionnel, un piéton sortant d'une villa de rêve ou bien devoir nager jusqu'à la Plage de la Paloma. Il fallait poursuivre la conversation au-delà des remerciements d'usage. Mais comment ?

Elle le regardait avec bienveillance mais cela pouvait aussi bien signifier une attente polie que le moindre indice d'intérêt.

Alors il choisit de s'accorder quelques instants de réflexion et de les justifier en quelque sorte en examinant attentivement son orteil blessé comme pour s'assurer que tout était prêt pour le départ. Et puis soudain ce fut l'illumination.

— Quelle bonne idée vous avez eue d'apporter la pince : c'est absolument impeccable, pas la moindre trace de piquant. Dans le temps je me suis extrait moi-même ces petites saletés mais en laissant des fragments. Je me baignais au Club nautique au sortir de Nice...

— Je sais. Les propriétaires en font partie...

— Ah bon...

Il n'avait trouvé rien d'autre à répondre, tant il était fasciné par ce détail évidemment révélateur d'un statut social aisé. D'un autre côté, le seul rapport qu'il avait eu avec ce club avait consisté à nager dans ses eaux et à s'y blesser les pieds. Rien à voir avec la possession d'un bateau de plaisance. Décidément il devait trouver quelque chose qui pût susciter la curiosité de l'inconnue et cela

dans les plus brefs délais car elle semblait prête à repartir et avait déjà rassemblé son petit équipement d'infirmière improvisée. Comme elle lui avait conseillé de ne pas marcher sur le sentier (afin d'éviter l'infection) elle attendait probablement qu'il se jette à l'eau pour regagner la plage voisine.

La seconde illumination fut la bonne.

— À l'époque je n'étais qu'un ado qui voulait nager loin de la Baie des Anges toujours bondée et aux galets souvent brûlants. Mais quarante ans ont passé et aujourd'hui je recherche des décors pour mes romans...

— Ah ! Vous êtes écrivain ?

— Oui

— Vous avez déjà publié ?

Il se demanda s'il devait commencer à mentir. Il choisit une solution moyenne :

— Oui, en édition virtuelle.

Il ne précisa pas qu'il n'avait vendu sous cette forme qu'une infime quantité d'exemplaires. En même temps, comme il avait hérité d'une tante fort aisée et sans enfants, il avait pu vivre enfin en rentier vers la quarantaine.

— Oh ! comme c'est dommage ! Je ne parviens pas à lire tout un roman en édition électronique.

Elle s'était assise sur une souche de pin parasol et croisa devant lui des jambes bronzées au galbe impeccable.

Il la félicita sur l'élégance de sa robe d'été aux motifs floraux, des iris dont le bleu semblait un rappel de ses yeux.

— Ne me parlez pas de ma robe au moment où je vous parle de vos romans. Allez ! je vous taquine mais franchement j'aimerais bien vous lire sur support papier. Je dévore les romans, surtout les romans contemporains. Et s'il s'agit de polars je peux y passer une partie de la nuit. Écoutez ! On ne va pas se quitter comme ça. Attendez-moi ! je vais bien trouver des espadrilles à votre taille. Vous chaussez du combien ?

— Du 43 mais rien ne presse, je ne voudrais pas vous déranger davantage...

— Pas de souci ! Je suis là dans 5 minutes.

Sans attendre la réponse elle partit et disparut à un tournant du sentier. Il avait l'impression de vivre une sorte de rêve éveillé. Pour la première fois quelqu'un s'intéressait gratuitement à sa création littéraire. Et puis elle aurait pu attendre un rendez-vous là ou ailleurs.

Mais non elle voulait développer au point de lui tendre immédiatement la perche. Il n'en revenait pas : c'était une femme plutôt jeune, en tout cas par

rapport à lui. Il ne l'imaginait pas célibataire. À l'idée peu vraisemblable d'un coup de foudre il faillit éclater de rire tout seul, enfin pas vraiment tout seul face à cette Méditerranée à propos de laquelle Homère avait évoqué la sérénité de la mer, avec un mot grec unique, l'un des premiers qu'il ait appris au lycée niçois d'où l'on voyait précisément la mer scintillante au soleil de midi, bref une mer « souriante ».

Elle revint, elle aussi souriante, ce qui lui suggéra que son intérêt pour les romans ne relevait pas d'une simple curiosité courtoise d'autant plus qu'elle prenait la peine de lui fournir des espadrilles. Ces dernières une fois chaussées, il la suivit jusqu'à la villa située dans la partie la plus élevée de la propriété. Il n'eut pas vraiment le temps le temps d'en détailler l'architecture car, plus rapide que lui, elle l'invitait à entrer.

Bien que ce ne fût pas la rivale de la Villa Kérylos, l'entrée était décorée d'un vase à figures noires qu'il eut l'occasion de détailler car elle le quitta un instant pour aller lui chercher un peignoir prétextant qu'il ne s'agissait pas de prendre froid même pour un entretien littéraire, ajouta-t-elle, toujours aussi souriante. Le vase trônait sur un guéridon très Belle Epoque avec son élégante menuiserie et l'acajou du meuble luisait sous le soleil comme un rappel du rouge en arrière-plan des figures noires du chef d'œuvre de céramique.

Tout en s'efforçant d'interpréter la scène mythologique que représentait l'objet, il se demandait comment présenter le plus sobrement possible son travail romanesque, un peu inquiet tout de même à l'idée de rester court au bout de quelques minutes si l'interlocutrice ne relançait pas son questionnement.

Sa timidité lui jouait souvent des tours dans la mesure où il devenait trop spontanément le plus sévère critique de son œuvre avant même de mettre le point final.

L'inconnue mit un terme à ce monologue intérieur en lui faisant enfiler un peignoir et en le conduisant dans une salle de séjour donnant sur la mer.

— C'est magnifique, j'en suis consciente, d'autant plus que c'est le grand-père du propriétaire qui a substitué cette large baie à trois fenêtres maigrichonnes qui se succédaient en rang d'oignons à l'origine. Mais je dois vous dire que je préfère les fenêtres des chambres plus étroites qui placent davantage la mer dans l'axe du regard, un peu comme un compagnonnage plus étroit avec l'intimité.

— Vous devez sinon écrire vous-même des romans du moins écrire un journal car vous avez du style, lui répliqua-t-il aussitôt, surpris de sa propre promptitude dans l'amabilité.

— N'exagérons rien ! Enfin j'avoue que j'ai parfois quelques lueurs

d'expression...

— Non, non je suis sincère, je vous jure !

— Arrêtez, vil flatteur !

Elle corrigea la banalité du propos en modifiant la position de son col qu'elle avait oublié d'ajuster. Il eut l'impression que le souci de l'élégance pouvait devenir une étape vers un comportement plus significatif et il allait se dégager avec une certaine brusquerie lors que, toujours avec le même sourire, elle lui demanda son avis sur le vase de l'entrée :

— Aussi curieux que cela paraisse, la scène demeure aussi énigmatique qu'au premier jour lorsqu'il fut soumis à l'examen d'un archéologue du XIXème siècle. Mais vous qu'en pensez-vous ?

— Il y a des décors très proches à Pompei dans les découvertes de la fin du XXème siècle et je pense qu'il s'agit du séjour d'Héraclès chez Omphale...

— Il y a bien un homme impressionnant par sa musculature mais il pourrait s'agir d'un athlète olympique, le repos du recordman pour ainsi dire, et la femme serait sa groupie...

— Oui, mais il y a un indice...

— Lequel, j'en salive déjà...

— Eh bien si vous observez de très près l'arrière-plan derrière la femme, on devine des traces de tenture...

— Rien ne prouve qu'il ne s'agisse pas de simples écaillures...

Ils étaient revenus dans l'entrée et il lui demanda si elle avait une loupe assez puissante. Elle répondit par l'affirmative. Quelques minutes plus tard elle admit que sur environ 3cm on pouvait discerner l'aspect d'une peau de fauve. Alors pourquoi pas le Lion de Némée déjà présent chez Omphale sur une tenture ou un pan de rideau à la façon d'une prophétie d'un futur exploit d'Héraclès ?

— Vous avez vraiment l'œil, reconnu-elle.

— Ne vous emballez pas, Madame ! J'ai peut-être tellement envie de voir une représentation de héros mythologique que je m'empresse de la substituer à un simple souvenir d'Olympiade...

— Ne forcez surtout pas sur la modestie ! Vous me décevriez, Monsieur-je-ne-sais qui...

— Bon sang ! On ne s'est même pas présentés. Olivier Jours avec un s au bout.

— Colleen Bidart avec un t au bout...

— Colline comme une petite montagne ?

— Non, C.O.L.L.E.E.N, le prénom de mon aïeule maternelle qui était